REDACTION
49 Avenue Howard,
Edmonton
Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."
Abonnement annuel:
Canada. $1.00
Etats-Unis 1.50
Europe . . . . .10 frs.

LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PUBLICITE
Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées..
Boite postale 98. Tél. 1675
Edmonton

Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 38. EDMONTON, JEUDI, 26 JUIN 1913. FONDE EN 1905.

M. POINCARE EN ANGLETERRE

Des fêtes splendides sont organisées en l'honneur du président de la République française.

L'Entente Cordiale plus forte que jamais.

Londres, 23 — Les plus grands préparatifs ont été faits pour recevoir le président de la République Française, M. Raymond Poincaré, qui doit arriver demain pour rendre visite au roi Georges.

Londres est pavoisé à profusion de drapeaux tricolores, de draperies, de verdure, etc., et de nombreux arcs de triomphe ont été élevés dans les principales rues; partout on peut lire en français des souhaits de bienvenue et des voeux pour le maintien permanent des relations anglo-françaises. On ne peut circuler dans Londres sans voir des milliers de fois répétés les mots "Entente Cordiale."

Tous les discours qui seront prononcés pendant le séjour de M. Poincaré le seront en français ; cette langue sera employée à la cour à l'exclusion de toute autre pendant la durée des fêtes.

Pour le dîner d'Etat de demain soir on fera usage de la vaisselle d'or de Windsor. Ce service, d'une richese inouie est en or massif et pèse 5 tonnes; la valeur en est de plus de $5,000,000.

On a fait venir les plus grands crûs de France et certaines bouteilles coûtent une somme fantastique; lorsque les convives feront leur entrée dans la salle du banquet la musique jouera la "Marseillaise." Tout le tour de la salle seront rangés des soldats de la Garde Royale en grand uniforme.

Londres, 25—Le président Raymond Poincaré a été reçu ce soir officiellement au palais royal par le roi Georges V, qui donnait un grand dîner d'Etat en son honneur. Jamais encore un tel luxe n'avait été déployé au palais de Buckingham pour un hôte royal.

A son arrivée en Angleterre, le matin même, le président fut reçu à Portsmouth par le Prince de Galles. Le roi Georges attendait M. Poincaré à la gare Victoria, à Londres.

La population de la capitale a fait un accueil enthousiaste au président.

De la gare au palais des centaines de milliers de spectateurs étaient échelonnés et acclamaient au passage M. Poincaré et Georges V.

Le soir la salle du banquet présentait un aspect éblouissant: des roses merveilleuses étaient répandues à profusion et partout les trois couleurs françaises étaient en évidence. On fit usage de la célèbre vaisselle d'or massif de Windsor.

Le président était assis entre le roi et la reine; environ cent invités assistaient à ce banquet somptueux.

Le roi Georges, en portant la santé de M. Poincaré, a déclaré que l'Entente Cordiale, plus forte que jamais, est la plus puissante garantie de paix pour le monde.

Le président parla dans le même sens.

La visite présidentielle se prolongera pendant plusieurs jours

Le délégué papal à Régina

Régina, 24 — Monseigneur Stagni, délégué papal au Canada, a été l'objet d'un accueil empressé de la part des catholiques de Régina. Pendant son séjour ici Mgr Stagni présidera à la pose de pierres angulaires pour différentes institutions catholiques.

Mort de Mme Georges Goyau

Paris, 24—Mme Georges Goyau, née Lucie Félix-Faure, fille de l'ancien président de la République Française, est morte aujourd'hui. Mme Georges Goyau était un écrivain de talent et elle a publié de nombreux articles et volumes d'une haute valeur littéraire.

On annonce que les puissances balkaniques ont accepté de soumettre à la Russie tous leurs différents et d'accepter sa décision sans autre discussion.

LA ST-JEAN-BAPTISTE A MORINVILLE

Faisant preuve d'une initiative louable nos compatriotes de Morinville ont décidé de célébrer cette année, avec éclat, notre fête nationale. le 1er juillet prochain:

Les encouragements qui leur sont venus de toutes les localités françaises de la région indiquent que cette célébration ne sera pas uniquement locale mais qu'elle réunira des représentants de tous les groupements canadiens-français du nord de la province.

Un comité s'occupe activement de la préparation d'un intéressant programme.

Le matin, après l'arrivée du train venant d'Edmonton, il y aura rand'messe en plein air, avec sermon de circonstance.

A l'issue de la messe un grand dîner champêtre réunira en agapes fraternelles toutes les personnes présentes.

Dans le cours de l'après-midi il y aura des amusements de toutes sortes; et, après le souper, une intéressante soirée dramatique et musicale clôturera la fête.

La célébration de notre fête nationale a été remise au 1er juillet, Dominion Day, afin de permettre à un plus grand nombre de nos compatriotes d'y assister: le 1er juillet est en effet jour de fête légale et, la plupart des magasins et des ateliers fermant leurs portes, nombreux seront ceux qui profiteront de ce jour de congé pour se rendre à Morinville.

Le train pour Morinville partira d'Edmonton le 1er juillet à 8 h. 30 du matin; on espère obtenir du C. N. R. qu'un train ramène les voyageurs après le concert du soir.

VERS LA RIVIERE LA PAIX

LE CHEMIN DE FER E. D. & B. C. SERA MIS EN EXPLOITATION CET AUTOMNE

La voie est presqu'entièrement terminée jusqu'à 130 milles au nord d'Edmonton.

M. J. D. McArthur, président de la Compagnie de chemin de fer "Edmonton, Dunvegan and British Columbia" revient actuellement d'une tournée d'inspection le long de la voie ferrée actuellement à la veille d'être terminée entre Edmonton et Mirror Landing, soit sur une distance de 130 milles.

M. McArthur déclare que ce tronçon de la ligne sera mis en exploitation dès cet automne, ce qui assurera une amélioration considérable des moyens de transport pour accéder à la région de la rivière La Paix.

Cet hiver un grand pont d'acier sera construit sur la rivière Athabasca. Les autorités de la Compagnie espèrent que la ligne atteindra, l'an prochain, le Petit Lac des Esclaves et qu'en 1915 les rails parviendront à Dunvegan, assurant ainsi une communication directe entre Edmonton et le coeur de la fertile région agricole de la rivière La Paix.

Plus de mille hommes et 500 chevaux sont actuellement occupés dans les différents chantiers de construction de ce chemin de fer.

M. McArthur déclare que les céréales présentent une apparence splendide dans la région située au nord-ouest d'Edmonton et si la température continue d'être aussi favorable à la végétation les fermiers obtiendront une récolte qui battra tous les records.

Une violente tempête à Régina

Régina, 24 — Une violente tempête, accompagnée d'éclairs et de tonnerre a fait rage ici, aujourd'hui; Joseph Lagarde, un charpentier canadien-français, employé à la construction de la nouvelle école, a été tué instantanément par la foudre.

AVIS AUX FIDELES

On nous prie d'annoncer que samedi prochain, 28 juin, est jour de jeune et d'abstinence; ce jour étant vigile des fêtes St-Pierre et St-Paul.

LE GOUVERNEMENT FEDERAL ET LE C. N. R.

La subvention de $15,640,000 accordée au C. N. Ry provoque un véritable scandale.

Les $15,640,000 que le gouvernement donne à MacKenzie et Mann, il va les prendre dans les goussets du peuple. Nous allons payer $2 par tête ou $10 par famille en moyenne. En tant que le cultivateur est concerné, c'est comme si ca lui prenait douze ou quinze minots de son meilleur blé pour les jeter à l'eau ou, ce qui revient au même, les passer à Sir W. MacKenzie et à Sir D. D. Mann, deux millionnaires.

QUELQUES OPINIONS

Même des organes torys, malgré leur partisannerie bien connue, ne peuvent se résigner au silence, à propos de la générosité scandaleuse du gouvernement d'Ottawa, au profit des magnats de chemins de fer, mais aux dépens du peuple qui peine et paye.

Ci-après, l'opinion de quelques-uns de ces journaux:

* * *

La "Tribune," de Winnipeg.

"L'histoire n'offre aucun parallèle à la générosité avec laquelle Mackenzie et Mann ont été subventionnés par les législatures provinciales et le parlement fédéral. Dans aucun pays, barbare ou civilisé, les politiciens n'ont été aussi généreux."

* * *

Encore la "Tribune"

"Laurier et ses ministres étaient déjà assez gaspilleurs; M. Borden est PIRE encore. Il est moins économe de l'argent du peuple quand il s'agit de MacKenzie et Mann. Quelle en est la raison? Quelles sont les influences dans le cabinet qui POUSSENT ainsi M. Borden en dehors du sentier de la RECTITUDE?"

* * *

Oh! il n'est pas si difficile, après tout, de pousser M. Borden hors de la voie droite. Il semble même y avoir poussé de naissance. On le dirait du moins, à le voir aller.

* * *

Si la "Tribune" tient à trouver, dans le cabinet, quelque mauvais génie entraînant ce bon Borden dans les sentiers tortueux, le confrère pourrait peut-être s'adresser à..... l'hon. Bob Rogers. Il doit le savoir, lui.

* * *

Autre citation intéressante

"Les citoyens de Winnipeg, hommes, femmes et enfants, aimeraient-ils à recevoir de M. Borden chacun un chèque de $75 par tête?

"Naturellement, ce cadeau soulèverait une tempête à Montréal et à Toronto; car si M. Borden le faisait, ce serait en sa capacité de fidéi-commissaire des taxes perçues de tous les citoyens du Canada."

"On dira que c'est une folie de penser que M. Borden se propose de donner $75 à chaque homme, femme et enfant résidant à Winnipeg. En effet, ce serait une folie, nous l'admettons."

"Mais M. Borden va faire pis que cela. Il ouvre les portes du trésor public à deux hommes, MacKenzie et Mann, et leur permet d'y puiser à la caisse une somme de $15.600,000 en bon argent . . . . La somme, divisée par le nombre d'habitants de Winnipeg, leur donnerait $75 par tête."

Puis, la feuille de Winnipeg ajoute:

"Y a-t-il au monde un pays ayant à sa tête un SANTA CLAUS aussi généreux que M. Borden?

* * *

La "Gazette," de Montréal

"Il n'est pas bon que le gouvernement et le parlement entreprennent de fournir les finances aux chemins de fer.'

* * *

Encore la "Gazette"

"Il y a beaucoup à dire en faveur de la théorie que le temps est venu où les chemins de fer devraient se charger eux-mêmes de se procurer les ressources financières dont ils ont besoin."

* * *

Du "Peterborough Review"

"Il serait temps d'en finir avec les subventions aux chemins de fer sur une aussi extravagante échelle. Notre pays a placé en ses chemins de fer assez de capitaux pour se construire dix marines."

* * *

Du même.

"Il y a un contrast frappant entre la façon paternelle dont le Canada traite ses chemins de fer et la loi du Michigan, imposant le tarif de 2c du mille pour les voyageurs et exigeant de lourdes taxes. Il est temps de cesser de nourrir au BIBERON les promoteurs du type — Sir Mackenzie, Sri Mann, — auquel nous sommes accoutumés."

* * *

Du "Journal," d'Ottawa

Dans un moment où la critique ATTAQUE sérieusement la CONDUITE des compagnies de chemins de fer au sujet de leurs TARIFS de marchandises; ainsi que, pour quelques-unes, de leur MANIERE d'émettre de NOUVELLES actions, il n'est guère OPPORTUN de DONNER à de grandes corporations accès au TRESOR PUBLIC sans avoir pour cela des RAISONS tout à fait PEREMPTOIRES.

LA SEMAINE A TRAVERS L'OUEST

Estevan est ravagé par un cyclone

Estevan, Sask., 23 — Après une journée de chaleur intense un véritable cyclone s'est abattu sur notre localité. Plusieurs maisons ont été endommagées. Les dégâts s'élèvent à une vingtaine de milliers de dolars. Dans le centre de la ville toutes les vitres ont été détruites.

Lorsque l'ouragan est arrivé toute la population assistait à une joûte de base ball entre les équipes de Weyburn et d'Estevan et les spectateurs durent s'étendre sur le sol, pendant que la pluie faisait rage pour éviter d'être emportés par le vent dont la force et la vitesse étaient terrifiantes.

Elle veut être catholique

Calgary, 24 — L'hon. juge Beck vient de rendre jugement dans une cause intéressant vivement les milieux catholiques.

Il y a quelques mois un protestant du nom de Hodgkinson envoyait sa fille, âgée de dix-sept ans, au couvent des soeurs de St-Joseph à Red Deer, pour qu'elle y poursuivi son éducation; mais récemment le père de la jeune fille, apprenant que cette dernière allait embrasser le catholicisme, la retira du couvent.

A peine de retour chez elle, à Calgary, la jeune fille s'enfuyait et venait se réfugier au couvent de Red Deer, refusant de se rendre aux objurgations de son père qui la pressait de rentrer au foyer.

De guerre lasse M. Hodgkinson s'adressa aux tribunaux pour que l'on contraignit sa fille à réintégrer le domicile paternel.

Le juge Beck, appelé à se prononcer, a refusé de se rendre au désir de M. Hodgkinson, déclarant qu'à dix-sept ans une jeune fille doit avoir la liberté de choisir la religion qui lui plait.

Piqûre mortelle de moustique

Calgary, 24 — Thos. Evans, un jeune Anglais, était piqué il y a quelques jours par un moustique entre les yeux; un abcès se forma et le jeune homme dut être transporté à l'hôpital. Il vient de mourir après d'atroces souffrances des suites d'un empoisonnement du sang.

Pelky est acquitté

Calgary, 24 — On se souvient qu'un tournoi de boxe pour le championnat du monde avait lieu récemment à Calgary entre Arthur Pelkey et Luther McCarthy. Après une minute de combat ce dernier s'affaissa dans l'arène et mourut peu après.

Arthur Pelkey fut poursuivi pour coups et blessures ayant déterminé la mort. La cause venait aujourd'hui devant le tribunal et le jury a déclaré Pelkey innocent de l'accusation qui pesait sur lui, de boxeur a, en conséquence, été acquitté par le juge.

Le médecin légiste chargé de rechercher la cause de la mort de McCarthy a déclaré que l'autopsie n'a pas donné de résultats assez concluants pour qu'il put se prononcer.

CAUSERIE POLITIQUE

A quand "l'appel au peuple," s'il vous plait, M. Borden?

Est-ce que M. Borden s'imagine qu'un premier ministre ne doit pas être tenu, comme les autres hommes, au respect de sa parole d'honneur, de ses engagements et de ses promesses?

M. Bordn y gagnerait certainement à ne jamais consulter Bob Rogers, son digne collègue, sur les questions d'honneur et de moralité.

On n'a pas eu le temps d'oublier l'une des promesses les plus formelles de M. Borden, qui, le 5 décembre 1912, en présentant son bill naval aux communes, s'est engagé publiquement à:

"EN APPELER DU PARLEMENT "AU PEUPLE, si le Parlement lui "REFUSAIT l'aide efficace et im- "médiate qu'il demandait (la con- "tribution des 35 millions)."

Ce même jour-là, M. Borden se montra fier de rappeler qu'il avait déjà fait cette promesse deux ans auparavant, c'est-à-dire avant les élections de 1911, au cas où il monterait au pouvoir.

"Je demanderai au Parlement, "disait-il, de voter l'aide que les "circonstances commanderaient "ET FAUTE PAR LE PARLE- "MENT D'Y CONSENTIR J'EN "APPELLERAI AU PARLEMENT "DU PEUPLE. — Voir l'édition "française des Débats, page 711.

C'est assez clair déjà.

Mais, bien plus, après comme avant les élections de 1911, M. Borden a répété et réédité cet engagement à tout venant.

Or, voilà que le PARLEMENT A REFUSE son consentement.

Et le peuple, qui voudrait être CONSULTE à son tour, se tient prêt à répondre à l'APPEL de M. Borden, mais c'est en vain que le peuple compte sur la parole d'honneur de son premier ministre.

M. Borden n'a-t-il pas déjà annoncé partout qu'il se moque du peuple et que, malgré le peuple, la contribution tributaire sera quand même payée aux milords d'Angleterre, tôt ou tard.

Ce n'est pas lui qui paiera, cependant. Dans la pensée de MM. Borden et Bob Rogers, c'est le peuple seul qui devra payer.

Mais le peuple sera-t-il assez mouton pour se laisser tondre innocemment?

Ne comptez pas là-dessus, M. Borden.

Quoi de plus redoutable que la colère d'un peuple rendu à bout d'endurance?

M. Borden s'est aussi engagé à remettre sans délai les provinces de l'Ouest en pleine possesion de leurs ressources naturelles, dès qu'on lui aurait confié le pouvoir.

C'est là l'une de ses promesses les plus solennelles et le plus nettement formulées. Or, M. Borden a pris les rênes du pouvoir au mois d'octobre 1911.

Et le peuple de l'Ouest attend toujours, mais vainement, qu'on lui remette le contrôle et la possession de ses terres, de ses lacs, de ses îles, de ses forêts, de ses mines et de se pêcheries.

Il y a toute apparence que la promesse solennelle ne s'accomplira jamais, tant que M. Borden jouira du pouvoir.

Le gouvernement d'Ottawa tient à garder le contrôle de nos ressources naturelles, afin d'en enrichir le petit nombre de ses préférés, nos futurs barons et milords.

Oui, M. Borden, premier ministre du Canada, a fait de bien grandes promesses, jadis, afin d'obtenir du peuple le poste de confiance qu'il occupe aujourd'hui: poste aussi profitable qu'honorable.

Bien des gens, — mauvaises langues sans doute, — prétendent que M. Borden n'a jamais eu l'intention de tenir les nombreuses promesses qu'il lui a fallu faire en vue d'escalader le pouvoir.

Car, disent-ils, M. Borden, réputé parfait honnête homme dans sa vie privée, mais tory par ailleurs, professe naturellement la doctrine politique des torys, laquelle n'admet pas l'obligation de l'honneur et de la bonne foi dans la vie publique.

Morale à l'envers.

Il y a toujours eu et il y aura toujours des simples d'esprit pour croire que l'honneur — comme noblesse — oblige en tout et partout; et qu'un même homme n'a et ne peut avoir qu'une conscience.

Ces innocents-là ne veulent pas qu'un homme, s'il est honnête, puisse avoir plusieurs consciences de rechange: l'une pour la semaine, l'autre pour les dimanches; l'une pour le jour, l'autre pour la nuit; l'une pour la vie privée et l'autre pour la vie publique.

Ces mêmes imbéciles ne savent donc pas que le parti tory ne les appelera jamais à l'honneur insigne de lui fournir des hommes d'Etat selon son coeur, des finassiers de haute distinction, des rusés compères, en un mot?

—Aoh! Shocking!

—J'te le dis.

Nouvelle industrie.

L'année 1912-1913, déjà notoire sous tant d'aspects divers, a vu surgir une industrie nouvelle dans l'ancienne capitale du Canada, celle des cadenas patriotiques.

Rien de plus fin, parait-il, que l'idée géniale de ces ustensiles à destination postale. C'est une invention nationale.

M. le ministre des postes, afin de reconnaitre dignement le mérite des inventeurs, n'a pu trouver mieux que de faire l'acquisition de 350,000 de ces désormais fameux cadenas pour sacs de malle.

Des esprits chagrins et soupçonneux ont cru découvrir un scandale, de la concussion, du "boudlage," dans cette transaction cadenassière; mais, honni soit qui "malle" y pense!

Charité bien ordonnée...

Nous ne sommes encore qu'au début d'une crise financière qui sévit dans le monde entier et dont on ne prévoit pas la fin. Des économistes d'expérience vont même jusqu'à prédire une longue durée à cet état de choses alarmant.

De tout mon coeur, je leur souhaite de se tromper; et je crois qu'ils se trompent.

Si, malgré tout, la prédiction pessimiste venait à se réaliser, il s'ensuivrait une grande dépression commerciale qui amènerait à son tour une diminution notable des importations de l'étranger.

Une diminution dans les importations coïnciderait avec une diminution équivalente du revenu des douanes. En ce cas, le tarif serait bientôt réduit à crier famine.

La douane étant la principale source de revenu pour le Canada, on commencerait donc à craindre, à bref délai, une pénurie désespérante dans le trésor fédéral.

Dans un an d'ici seulement, aurons-nous encore les moyens de faire un cadeau tributaire de $35,-000,000 à une métropole qui est trente-cinq millions de fois plus riche que nous?

Aurons-nous le pouvoir de faire un second cadeau de 15 millions à MM. Mackenzie et Mann, ces amis désintéressés du gouvernement du jour et assez bons partageux, dit-on?

Jouirons-nous de la faculté, si la crise se prolonge, de faire un troisième cadeau de quelques millions supplémentaires au Canadien Pacifique, dont les magnats, pauvres milliardaires, à plaindre, avaient déjà trouvé le tour de nous soutirer deux cent cinquante millions pour la construction d'un chemin de fer qui n'est pas à nous?

Voilà pourquoi sans doute M. Borden et son généreux ministre des finances, millionnaire lui-même, ont jugé bon et charitable de mettre, dès maintenant, nos milliardaires indigents à l'abri de tout besoin possiblement futur. On ne sait jamais ce qui peut arriver, avec une crise financière à l'horizon.

A cet effet, ils ont fait octroyer parlementairement une petite gratuité de 15 millions, d'une part; puis un modeste bonus de cinq millions, d'autre part. Le C. P. R. a émargé cette fois-ci encore.

Le C. P. R.! c'est comme si on parlait d'un vieux veau qui n'est pas encore sevré, malgré qu'il étouffe dans sa graisse de lait.

Oh! ce M. Borden! Pourrait-on franchement blâmer l'affection toute de tendresse de nos millionnaires cossus à l'égard de sa précieuse personne?

S'ils ont tant à coeur de nous le représenter comme l'un des plus grands hommes de l'empire britannique, c'est évidemment qu'ils ont leurs bonnes raisons pour cela.

Sage précaution

Advenant cette malheureuse rareté d'argent, dont semble nous menacer la crise financière qui s'avance à pas de géant, nul doute que le gardien du coffre-fort national se trouvera souvent embarrassé.

En outre de la nécessité de subvenir aux diverses dépenses de l'Etat, il y aura toujours la grosse question qui prime toutes les autres: pourvoir de cadeaux princiers nos princes de la finance qui ne peuvent s'en passer tant ils sont patriotes. Le service public en souffrira forcément.

Bien des choses manqueront dans les différentes branches de l'administration, faute de fonds disponibles dans un coffre-fort vide.

L'honorable Louis Philippe Pelletier, ministre des postes, lui qui sait honorer si vaillamment son titre d'honorable, n'a-t-il pas eu mille fois raison de prendre un moyen héroïque de garantir, par anticipation, la sécurité des sacs de malle, avant qu'il ne soit trop tard, et pendant que l'abondance règne pour quelque temps encore?

Il a tout de suite acheté autant de cadenas qu'il en faut pour tous les sacs de malle nés et à naître jusqu'à la fin du siècle. Des cadenas, on en a pour trois ou quatre générations successives, au moins.

Grâce à la sage prévoyance de M. Pelletier, on n'aura plus à craindre la disette des cadenas d'ici à l'an 2000 ou à peu près.

Dormons tranquille de ce côté-là.

Les bons amis.

Tout en approvisoinnant son pays d'une quantité raisonnablement adéquate de bons cadenas à ressorts, l'honorable M. Pelletier a fait honorablement tomber $350,000 dans le gousset de trois Québecquois gentils, ses compatriotes et amis — amis politiques, va sans dire.

L'argent du peuple y a passé, c'est vrai; mais, c'est aussi dans l'intérêt du peuple. Ne soyons pas jaloux!

Tous les quatre, les trois bailleurs gentils et l'acquéreur ministériel, ont beaucoup mérité de la patrie, à cause de cette invention merveilleuse d'un système national de cadenas autonomes tout à fait propres à rendre le peuple heureux, même à ses dépens et surtout à cause de cela.

On est patriote ou on ne l'est pas.

A l'épreuve du feu et des voleurs.

Dorénavant mis à l'épreuve des voleurs les plus affamés, nos bons et fidèles sacs de malle de l'Etat pourront aisément surmonter les dangers temporaires de la crise financière, avant même que l'épuisement final ne se produise du dernier survivant des fameux cadenas tutélaires. D'ici là, la crise aura passé.

C'est génial, c'est admirable.

Louis Philippe Pelletier restera sans conteste le CADENADIEN le plus éminent de notre époque.

Les annales du pays en feront mention honorable, pas de doute.

A-t-on jamais vu son pareil?

Sir Mac—Sir Dan. D.

On dit 15 millions en chiffres ronds, mais c'est exactement $15,-640,000 que le gouvernement d'Ottawa a fait voter sous prétexte de venir en aide au Canadian Northern Railway, alias MacKenzie et Mann.

Notons bien qu'il s'agit ici d'une subvention en argent, d'un cadeau pur et simple, et non point d'une garantie de débentures ou d'intérêts. C'est une affaire scandaleuse d'un bout à l'autre.

Cette disgrâce a passé au parlement comme une lettre à la poste, malgré l'opposition énergique des députés libéraux.



Le Courrier de l'Ouest

49 Avenue Howard. Tel. 1675

EDMONTON ALTA.

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Le Roi des Airs

—Trente-cinq sous, ce jupon-là! s'exclamait-elle, trente-cinq sous, quand il m'en coûte cinquante! Mais, ma pauvre dame, je n'aurais plus qu'à me faire porter à l'hôpital si je faisais des marchés pareils!

L'autre reprenait en gémissant:

—Trente-cinq sous, c'est bien payé! Pensez-vous que si j'avais trois francs en poche, je n'irais pas m'acheter un jupon neuf?

La discussion pouvait durer longtemps. Le contremaître pensa que M'sieu Jean devait l'attendre à Saint-Sauveur, et qu'il n'y avait, du reste, rien de bien intéressant à établir chez Déborah Lévy, de sorte qu'il annonça, en soulevant sa casquette:

—Je reviendrai plus tard.

Déjà il tenait le loquet de la porte. La Juive se jeta sur lui, telle une grosse araignée sur une mouche, en clamant:

—Qu'est-ce qu'il vous faut? mais qu'est-ce qu'il vous faut? dites-le donc!

—Puisque je vous dis que je reviendrai tout à l'heure!

—Non, non, je n'ai pas le temps!

—Attendez un peu!

Pour en finir, Lalanne ouvrit violemment la porte de la boutique et demeura immobile sur le seuil, figé par la surprise.

Deux hommes, arrivant de la rue, s'élançaient dans l'allée obscure de la maison.

Le premier, roux et commun, vêtu en ouvrier endimanché, portait une petite valise de cuir noir à la main. Et, en passant devant Lalanne, il le dévisagea d'un si insolent regard que l'autre en grinça des dents.

Le second homme, grand et mince, portait une peau de bique de couleur sombre, qui descendait jusqu'à ses pieds. Entre le collet de fourrure et la visière de la casquette apparaissait son visage fin, dur, entièrement rasé, semblable à une médaille antique. L'une de ses mains était gantée, l'autre enveloppée d'un foulard noir, sous lequel se devinait un pansement. Derrière lui, une vague odeur de pharmacie flottait.

Lalanne, hébété, gagna la rue. A ce moment-là, trop d'idées se heurtaient dans sa cervelle pour qu'il lui fût possible d'y démêler quelque chose. Il ne savait plus où il en était.

"Heureusement que Jean Bertrand est là! se disait-il en filant vers Saint-Sauveur. Il a de l'esprit, lui, et de l'instruction. Ce n'est pas comme moi! Ça ne le gêne pas de s'y reconnaître!"

Une messe finissait à la cathédrale. Jean Bertrand, debout contre son pilier, suivait attentivement l'office dans un vieux petit livre de prières, souvenir de sa première communion. Son attitude recueillie pouvait édifier les fidèles; et, nul assurément, n'eût deviné, en ce jeune homme si modeste et si pieux, l'aviateur intrépide qui venait d'élever jusqu'aux nues la gloire de l'industrie lilloise.

Lalanne, respectueusement, attendit la fin de la messe. Mais nous sommes forcés d'avouer qu'il eut bien des distractions involontaires en cinq minutes.

Finalement, le prêtre ayant quitté l'autel et rentrant à la sacristie, le contremaître s'approcha de son camarade et le tira par la manche.

—M'sieu Jean! venez vite! Y a du nouveau!

L'autre sortit immédiatement. Mais, une fois dehors, Lalanne trouva qu'il y avait trop de monde autour d'eux, et déclara:

—Je ne peux pas raconter tout ça dans la rue. Et puis j'ai promis de tenir Mme Brabantin au courant. Faut que nous allions chez elle!

Jean ne demandait pas mieux.

Les deux hommes prirent donc la direction de la rue Saint-André.

En route, Lalanne marchait d'un tel pas, que Jean avait peine à le suivre. Deux ou trois fois, il lui dit, pour modérer son ardeur:

—Ce n'est pas la peine de tant vous presser, Victor. Ces dames sont, à cette heure-ci, à la grand'messe. Nous serons bien forcés de les attendre.

Mais le contremaître n'écoutait rien.

Ces dames, en effet, n'étaient pas encore rentrées.

La femme de charge, à cause de Jean Bertrand, introduisit les visiteurs dans le petit salon particulier de sa maîtresse. Mais elle ne regardait pas d'un bon oeil le contremaître qu'elle ne connaissait point. Peut-être le soupçonnait-elle de nourrir, comme Jules Durand, les plus ténébreux desseins, à l'égard de son patron.

Enfin Mme et Mlle Brabantin arrivèrent. Il était temps. Lalanne étouffait de ses confidences rentrées.

Avec quelle animation, quels gestes à l'appui de son discours, ne leur narre-t-il pas, dans ses moindres détails, sa palpitante odyssée, dans cette réduction de "ghetto" de la rue du Vieux-Marché-aux-Moutons!

Mme Brabantin, en sa qualité de méridionale, ne manquait pas de s'exclamer aux bons endroits.

Sa fille, plus calme en apparence, observa l'attention presque anxieuse avec laquelle Jean Bertrand écoutait son camarade. Cela l'étonna. Jusqu'alors, Jean avait paru se désintéresser totalement de ses histoires compliquées d'espionnage et de trahison.

Mais quand le contremaître arriva au "clou" de son récit, à l'arrivée inopinée des deux inconnus dans la maison suspecte, Thérèse elle-même ne put retenir un cri.

—Celui qui marchait devant, répétait Lalanne, était une façon d'ouvrier comme moi; ça se voit tout de suite. Et, vous me croirez si vous voulez, mais j'ai eu l'impression que celui-là se trouvait censément chez lui, qu'il conduisait l'autre, qu'il l'amenait là je ne sais pas pourquoi, mais sûrement pas pour réciter le chapelet!

—Serait-ce donc ce mystérieux Francfort? s'écria Thérèse; puisque ce n'est pas Salomon Bloch ni, sans doute, le sacrificateur Azor Aaron!

—Ce n'est pas un Juif, répliqua Lalanne, quoi qu'il soit aussi rouquin que Judas; mais, j'en mettrais ma main au feu, ce type-là n'a rien d'un "youtre."

—Il se sert des Juifs, en tout cas, observa Mme Brabantin, puisqu'il n'y a que des Juifs dans cette maison. Il portait une valise, dites-vous? Cela implique l'idée d'un projet d'installation quelconque.

Lalanne répliqua:

—Il portait la valise de l'autre, ainsi que ferait un domestique. Ah! "l'autre!" il n'était pas du populo, celui-là, je vous en réponds! C'en était un de la "haute," ni plus ni moins que vous, M'sieu Jean, qui êtes un marquis tout de même, sous votre bourgeron bleu. Fallait voir comme il marchait! Il ne m'a seulement pas regardé. Mais moi, je reluquais sa main, entortillée dans une pièce de soie noire, sa main blessée qui empoisonnait l'iodoforme!

De nouveau, Mme Brabantin jeta des exclamations

—Tout s'enchaîne! tout s'enchaîne! s'écria-t-elle.

—Oui, mais rien ne s'explique! objecta judicieusement sa fille.

—N'est-ce pas, dit Lalanne enchanté, que c'est plus beau qu'un feuilleton de journal?

Jean Bertrand ne put pas s'empêcher de sourire.

—Mais les feuilletons, remarqua-t-il, se terminent volontiers par des drames. Ici, nous n'en sommes pas encore à la fin. Qui sait ce qu'elle pourra bien être?

—Tais-toi, Jean! fit Mme Brabantin, frissonnante. Ne nous épouvante pas!

—Pourquoi nous épouvanter, ma tante? répliqua le jeune homme. Croyez-vous que je n'aimerais pas à me mesurer n'importe où, sur terre ou dans les airs, avec ce "type de la haute," comme dit Lalanne, qui ne rougit pas d'employer des Juifs et de stipendier des traîtres pour dérober à la France la gloire d'une merveilleuse invention et le profit d'un invincible engin de guerre!

XII

Le physique du contremaître de l'usine Brabantin n'avait point agréé au juif Salomon Bloch. Son histoire de montre lui avait semblé louche. Le maître coquin trouvait cette intrusion pour le moins singulière, au moment où il attendait une visite, pour lui de la plus haute importance.

Salomon trafiquait de "bijoux anciens," c'est-à-dire d'objets d'une assez grande valeur. Sa clientèle accoutumée se composait de personnes nobles dans la gêne, de vieilles coquettes ou d'actrices, voire même à l'occasion de discrets cambrioleurs. Mais il n'avait jamais affaire aux honnêtes gens du peuple; jamais un ouvrier ne pénétrait chez lui. Aussi se demandait-il avec colère comment pourquoi ce gaillard aux muscles d'acier et aux larges épaules s'était avisé de s'introduire en son repaire.

Et puis, que signifiaient ces allées et venues bizarres, dans l'escalier? Car le rusé Salomon, sa porte bien et dûment close, n'avait pas manqué d'observer, au moyen d'un petit trou rond "ad hoc," les évolutions intempestives du client si lestement expédié de sa demeure. L'individu était monté à l'étage au-dessus, s'était arrêté à la porte, l'avait étudiée sans doute; puis il était redescendu au rez-de-chaussée, avait pénétré chez Déborah Lévy.

De tout cela, le vieux juif était certain. Et cette certitude lui était excessivement désagréable. Il ne pouvait pas s'empêcher de se dire:

"Ça doit être un agent de la police, envoyé pour surveiller cette maison! Ces gens-là se griment en perfection. J'aurais juré un forgeron, un serrurier ou quelque autre ouvrier du fer, avec ses grosses mains calleuses et noires. Mais les détectives, aujourd'hui, sont si forts en déguisements!"

Il se promenait dans son étroit logis en se bourrant le nez de tabac. Et, tout en réfléchissant, il dressait dans sa tête des plans de défense, en cas d'attaque ouverte de la police. Est-ce qu'il n'y a pas toujours moyen de s'arranger, de tourner casaque, de lâcher des amis gênants?

Cette pensée consolante le rassura. Il eut une sorte de rictus, imité des singes, et un affreux petit rire qui provoqua immédiatement une quinte de toux abominable.

Salomon Bloch en était là de ses combinaisons machiavéliques, quand un martèlement sec, rythmé, sur sa porte extérieure, le fit soudain tressaillir.

Il se dirigea précipitamment vers cette porte, regarda dans l'escalier par le petit trou, et dit très vite, à voix basse.

—J'ouvre! j'ouvre tout de suite!

Ayant exécuté le mouvement avec une rapidité inconcevable chez un homme aussi cassé, le juif se rejeta en arrière, dans l'étroite antichambre, pour laisser le passage libre aux deux hommes qui arrivaient, les mêmes que Lalanne venait d'entrevoir en bas, l'instant auparavant.

Devant le second de ces hommes, Salomon Bloch se confondit en obséquieuses salutations.

Lui passa raide, suivant son guide au travers du magasin, jusqu'au cabinet particulier du maître du logis.

Arrivé là, il ôta sa peau de bique, la jeta sur une chaise, et attirant de sa main valide l'unique fauteuil de velours d'Utrecht, il s'installa, les jambes croisées, faisant signe au juif d'avancer à l'ordre.

Salomon s'approcha, grimaçant, et multipliant ses courbettes.

Mais le personnage ne semblait pas d'humeur à badiner.

—Ah çà! demanda-t-il, du ton le plus hautain, ne pourrais-je pas être tranquille ici, pour vingt-quatre heures à peine que j'y passe? Quel est ce malandrin aposté sur le seuil de cette maudite maison?

—Un malandrin? répéta le vieux Bloch, jouant la surprise en perfection. Je n'ai vu personne, je ne sais pas de qui mon prince veut parler!

—Vous devriez vous procurer de meilleures lunettes, Salomon, rétorqua l'autre d'une voix coupante. Vos économies vous permettent, j'imagine, cette dépense indispensable dans le métier que vous faites!

Inutile de remarquer que le juif ne savait que trop à quel malandrin faisait allusion son "prince."

Mais il se garda bien d'en convenir, et assura que l'individu en question devait être un client de sa propriétaire, Déborah Lévy, ajoutant:

—La pauvre femme! elle n'a pas de beaux clients comme moi! Il ne vient chez elle que de petit monde! Oh! du très petit monde! C'était sans doute un malheureux qui venait s'acheter une chemise ou un gilet!

Pendant ce temps-là, l'homme roux avait ouvert la porte dissimulée dans la tenture, et s'était éclipsé par là, emportant avec lui la valise de son maître. Bientôt on l'entendit aller et venir au-dessus, remuer des meubles, disposer sans doute cet appartement mystérieux qui venait d'intriguer si fort notre ami Lalanne.

Salomon Bloch, visiblement désireux de dissiper l'impression fâcheuse produite sur son hôte par la présence inopinée du contremaître, s'empressait autour de lui, apportait un guéridon, y posait un plateau chargé de petits verres et d'une très vieille bouteille empoussiérée, disant:

—C'est du bien bon madère, du madère de 1975; voyez, la date est marquée sur la bouteille. Ah! on n'en trouverait pas de semblable aujourd'hui, même en cherchant par toute la ville, des louis d'or plein les mains!

Ce disant, il versait le précieux liquide, couleur de topaze brûlée, dans un verre de Bohême, aux incrustations délicates.

L'étranger avança la main gauche.

Salomon demanda, onctueux:

—Et la pauvre main droite de mon prince, est-ce qu'elle ne se remet pas encore de son affreuse blessure?

—Elle se remet! répondit sèchement l'intéressé. Les médecins m'enlèveront le dernier pansement dans deux jours, et je pourrai enfin me resservir de ma canne!

L'intonation agressive de la phrase n'échappa point au juif. Mais les fils d'Israël ont l'échine souple. Salomon se mit à rire, comme s'il trouvait la plaisanterie charmante. Puis, ayant trempé se lèvres minces dans le quart de verre de vin qu'il s'était versé à lui-même, il reprit, de son ton patelin:

—Ç'a été un bien grand malheur! Je ne comprends pas comment M. Fritz, qui est si adroit pourtant, a pu laisser échapper ces briques abominables, qui ont écrasé la pauvre main de mon prince!

Mais l'autre riposta rudement:

—Je voudrais vous y voir, vous, suspendu par une corde à des crochets, le long d'un mur, et travaillant à perforer ce mur, silencieusement, par la nuit noire! J'étais en dessous de mon homme, suspendu, moi aussi, dans le vide, et il me passait les matériaux à mesure qu'il les enlevait. Vous imaginez-vous que c'était commode?

Le juif n'eut pas la peine de répondre. Fritz apparaissait de nouveau et disait:

—Tout est près, là-haut. Mon prince peut monter.

En même temps, il enlevait la peau de bique oubliée sur une chaise, et s'effaçait respectueusement, pour laisser le passage libre.

Ce n'était pas un escalier proprement dit, mais une sorte d'échelle à rampe, qu'on avait installée dans l'alcôve du vieux Bloch, pour faire communiquer secrètement son logis, avec ce fameux étage, où l'homme roux se livrait à de si ténébreuses besognes.

L'aspect de cet appartement ne laissait pas que d'être assez étrange. Il y avait deux petites pièces, les plus voisines de l'escalier, entièrement encombrées de vieux habits, et servant notoirement de débarras à la propriétaire, l'estimable Déborah Lévy. Une autre pièce recelait des monceaux de débris d'objets mobiliers et d'ornements de toutes sortes, tels que vases de marbre, lanternes en fer forgé, voire même de vieilles enseignes parlantes de boutiques, de tavernes ou d'auberges. Ces vénérables débris relevaient de Salomon Bloch, et pouvaient servir de prétexte, au besoin, à l'emploi de la susdite échelle.

Mais les deux dernières pièces différaient totalement des premières. Une forge portative était installée dans la plus petite. L'autre servait d'atelier d'ajustage. On n'y voyait que des établis, des étaux, des collections d'outils de tous genres, sauf un petit lit de camp, dans un coin, et au milieu de la chambre une minuscule table ronde, chargée de deux couverts complets.

Mais l'étranger, en entrant dans cette pièce, ne parut voir qu'une chose: un léger moteur de métal poli dont l'aspect séduisant amena un sourire de triomphe sur ses lèvres rasées.

L'homme roux, attentif et anxieux, guettait se moindres gestes. Il demanda, presque timide:

—Est-ce bien, mon prince? Etes-vous satisfait de mon travail?

—Nous verrons la machine à l'oeuvre, répondit seulement le grand seigneur. Mais je me trompe fort, ou nous en ferons l'expérience avant que le soleil se soit couché sept fois.

Un éclair passa dans les yeux perçants de Fritz.

—Tant mieux! s'écria-t-il. Car ces damnés flamand se dépêchent, eux aussi, tant qu'ils peuvent! Et s'ils ne sortent pas aujourd'hui, sûrement, ce sera pour dimanche prochain!

—Mais ils ne sortiront pas aujourd'hui, n'est-ce pas? tu en es sûr? demanda le maître, dont le front s'était subitement rembruni.

—Non, non, ils ne le peuvent pas, répondit avec assurance l'homme roux. Ainsi que je vous l'ai déjà expliqué tout à l'heure, à la gare, ils ont tenté un vol, "incognito," cette nuit, et l'appareil aurait subi, dit-on, des avaries sérieuses. Mais le déjeuner va refroidir, mon prince, ne voulez-vous point vous asseoir?

Le grand seigneur daigna s'installer à la table modeste et permettre, d'un signe, à son second, de prendre place en face de lui. Son beau visage restait soucieux. Il dit, à plusieurs reprises, et comme se parlant à lui-même:

—Je m'étonne que cet appareil n'ait pas donné, dès l'abord, d'excellents résultats! Je ne crois pas possible de mieux établir le mécanisme d'un aéroplane, que ne l'a fait ce coquin de Brabantin! A moins que ce ne soit un tour de son hélice? J'ai beau chercher à la comprendre, je ne la trouve point parfaite!

L'homme roux, sans répondre, mangeait et buvait avidement, ainsi qu'un puissant animal après un écrasant labeur.

En face de lui, son maître touchait à peine aux plats, et vidait distraitement la moitié d'un verre de vin mousseux qui ressemblait fort à du champagne.

Mais avant que les deux hommes eussent terminé ce repas, le sifflement du cornet acoustique retentit soudain. C'était un signal de Salomon Bloch.

Fritz, ayant sifflé à son tour, appliqua le cornet sur son oreille et annonça:

—Jules Durand est arrivé.

—Qu'il attende! répondit l'autre.

Et, la réponse, fidèlement transmise, le serviteur vint tranquillement se rasseoir.

Son maître, alors, paraissant sortir d'une rêverie profonde, l'interrogea minutieusement sur les faits et gestes du caissier en son absence. Avait-il déployé du zèle, témoigné d'une bonne volonté notoire? Ne paraissait-il pas avoir subi d'influence occulte et néfaste? Serait-il encore utile à quelque chose? ou semblait-il susceptible de devenir dangereux à l'occasion?

A toutes ces questions directes et précises, l'homme roux répondait d'un ton bourru, et de la façon la plus désobligeante pour l'individu sur la sellette. Jules Durand était bête, et d'une faiblesse absurde. Sans sa femme, qui le pressurait de demandes d'argent continuelles, on n'aurait jamais rien tiré de lui. On ne pouvait pas s'y fier: il tournait à tous les vents.

Le grand seigneur écoutait, un coude sur la table, et le menton appuyé sur sa main valide. Il dit à la fin:

—Fritz! cet homme ne te plaît pas?

—Je le méprise, et je le crains en même temps, répliqua-t-il. Et j'estime que les traîtres, c'est comme certains poisons indispensables à la médecine. Quand on s'en est servi, on fait bien de les détruire.

Son maître ne répondit rien. Il se leva lentement et se dirigea vers l'échelle de corde.

En bas, chez le Juif, Jules Durand l'attendait avec angoisse.

Le grand seigneur s'assit, et demanda sans préambule au misérable:

—Pourquoi ne nous avez-vous pas avertis plus tôt de la sortie de votre monoplan?

—Parce que je l'ignorais, Monsieur!

—Il y a des choses qu'on ne doit pas ignorer, quand on est payé pour les savoir!

Le caissier balbutia, tremblant:

—Mon patron a tenu ses projets tellement secrets!

—Où serait le mérite de les avoir connus, rétorqua le grand seigneur, si votre patron les avait fait tambouriner aux quatre coins de la ville!

Salomon Bloch trouva la plaisanterie charmante, et il eut un petit rire moqueur, en se bourrant le nez de tabac.

LE LOYALISME DES CANADIENS-FRANCAIS

Il s'appuie sur l'histoire et sur nos propres intérêts, déclare le sénateur Belcourt.

Nous n'avons pas d'autre patrie que le Canada.

Voici quelques extraits, traduits du discours prononcé au cours du débat sur la loi navale par M. le sénateur Belcourt:

"Comme l'attitude des Canadiens-français a été souvent mal comprise et mal interprétée, il n'est peut-être pas inutile de définir leurs sentiments sur cette question.

Ayant, pendant toute ma vie, tant privée que publique, essayé de toutes mes forces, suivant mes faibles moyens et dans la sphère où je me trouvais, de maintenir et d'augmenter la bonne entente et l'harmonie entre les races et les religions qui composent notre pays; ayant obtenu des marques de confiance non équivoques de la part des gens au milieu desquels j'ai vécu, la plupart de nationalité et de religion étrangères à la mienne; chérissant, comme il m'est permis de le faire, au même degré des amitiés avec des gens qui ne sont pas de la même origine que moi, qui ne parlent pas ma langue et ne pratiquent pas ma religion, on pourra peut-être me pardonner d'affirmer que je suis aussi bien placé que qui que ce soit pour essayer d'analyser et de décrire, d'une façon impartiale, les vues et l'attitude des Canadiens d'origine française envers le Canada et l'Empire.

"Le Canadien-français est un homme qui aime la paix et a, naturellement horreur de la guerre. Et y a-t-il rien d'étonnant à cela? Le Canada, son pays, et il n'en a pas d'autres, fut engagé depuis sa fondation jusqu'à ce qu'il passât sous la domination anglaise, dans des guerres barbares et ruineuses.

La guere a donné à la Nouvelle-France trop de misère et trop de ruines, sans compensation quelconque, pour que ses fondateurs et leurs descendants n'en éprouvent pas la plus grande horreur. Puis, avec la conquête, la paix, la paix bienfaisante si longtemps désirée vint enfin, et elle n'a pour ainsi dire pas été rompue depuis.

Son pays a été délivré des ruines et des dévastations du passé, des horreurs de la révolution française et des guerres de la conquête napoléonnienne' Il a eu plus de guerre qu'il n'en voulait et maintenant il n'en veut plus du tout. Non pas qu'il ait refusé ou qu'il ait été incapable de se battre quand l'occasion s'en est présentée. Nous savons qu'il s'est battu, et qu'il s'est battu avec honneur pour son pays, pour l'Empire et pour lui-même. Nous pouvons croire que si l'occasion se représente, et cela ne l'empêche pas de dormir, il combattra avec autant de courage que dans le passé; et il pourra encore garder sa moitié du continent nord de l'Amérique pour la Couronne britannique.

Si le drapeau de l'Empire est jamais en danger, personne ne s'offrira plus vaillamment que lui à le défendre de son sang.

Il y a plus de vraisemblance qu'on ne croit dans la prophétie de Sir Etienne Taché, qui a dit que le dernier coup de fusil qui serait tiré pour la défense des institutions britanniques sur ce continent serait tiré par un Canadien-français.

Mais ce n'est pas un enthousiaste du militarisme. Il est stupéfié par la folie de l'augmentation perpétuelle des armements; il est l'adversaire de l'idéal et des méthodes militaires de l'Europe et de leur importation ou de leur imposition au Canada. Il ne désire aucunement être entraîné dans les querelles de l'Europe, querelles qu'il n'a ni créés ni encouragées, dans lesquelles il n'a aucun intérêt et desquelles ni lui ni son pays n'auront rien à gagner. Il combattra pour son pays jusqu'au dernier retranchement; il combattra pour le drapeau britannique, son drapeau, le drapeau qui lui a donné la liberté britannique et les institutions britanniques, à quelque endroit que ce drapeau puisse se trouver en péril, mais là il limite sa participation à la guerre.

Donnant ma propre opinion, il me sera peut-être permis de dire que j'ai toujours espéré et que j'espère encore nous voir établir sur la partie septentrionale du continent américain, sous la protection du drapeau anglais, et avec l'aide des instiutions britanniques un commonwealth démocratique qui sera toujours prêt à défendre son territoire et le drapeau, donnant toutes ses forces et toute son activité à la culture des arts de la paix; n'oubliant jamais que c'est ici la dernière occasion qui soit donnée au monde d'établir ce commonwealth idéal.

Parce que le Canadien-français a préféré donner en maintes occasions des preuves irrécusables de son attachement et de sa loyauté à l'Angleterre, aux institutions britanniques, à la couronne britannique plutôt que de se livrer à des protestations de loyauté aussi tapageuses que vides ou que de brandir à tout propos l'Union Jack, on a trop fréquemment mis en doute la sincérité et la constance de sa loyauté. J'ose affirmer que la loyauté du Canadien-français est aussi bonne, aussi sûre et aussi durable que celle de n'importe quelle autre section de la population. J'ose même déclarer que sa loyauté repose sur des bases plus solides et plus permanentes que celle des autres.

Je m'explique. J'ai déjà déclaré que le Canadien-français n'a pas d'autre pays. Le Canada est sa seule patrie. Elle n'est pas en partie ici et en partie là. Elle est ici, et ici seulement. Pour lui, il n'y a pas de Vieux-Pays, pas d'autre "home." Ses ancêtres ont conquis le Canada à la civilisation et au christianisme — ils en ont exploré tous les coins, et partout ils ont laissé les traces de leur passage, avec le souvenir de leurs efforts héroïques et de leurs nobles actions. Il n'est pas besoin d'invoquer les traditions et les gloires de la mère-patrie, des pionniers de la Nouvelle-France. Depuis, ces derniers ont laissé des annales assez remplies et assez glorieuses pour n'importe quel peuple. D'où il suit que le Canada suffit à ses aspirations nationales et à nos ambitions.

Pour aucun autre que pour le Canadien-français, le Canada ne vient en premier lieu maintenant et toujours. Mais il se rend compte — il a pleine conscience que le Canada est pour lui ce qu'il est à cause de la liberté et des institutions britanniques, dont la pleine jouissance lui a été accordée par degrés et dont il a maintenant l'entière possession.

"De là sa crainte et son appréhension à l'égard de tout changement et sa préférence déclarée pour le "statu quo." Il est irrévocablement opposé à l'annexion aux Etats-Unis; il redoute l'indépendance et il ne désire aucunement le retour au gouvernement de Downing Street. Les projets variés et mal conçus d'empire plus centralisé, où il serait perdu et mal à l'aise, n'ont aucun attrait pour lui.

Pour ma part, et en agissant ainsi je crois interpréter les sentiments de tous les Canadiens-français, je suis et je désire continuer à être loyal d'abord, ensuite et toujours, à la constitution de mon pays — l'Acte de la Confédération — le pacte solennel et permanent d'entente, fait et complété entre la Couronne et le Parlement de la Grande-Bretagne et les colonies britanniques de l'Amérique du Nord. Cette entente a été faite et conclue non pour un jour, non pour un temps — mais pour tous les temps — non pour être ignorée, violée ou mise de côté, mais pour être observée honnêtement et loyalement, et d'une façon permanente.

Bien que le pacte ne soit pas aussi bon pour les miens qu'il aurait dû l'être; bien que la constitution n'ait pas toujours été appliquée avec autant d'équité ou de générosité qu'elle aurait pu l'être, pour ma part, et tous les Canadiens-français sont comme moi, nous nous considérons liés par elle pour en remplir toutes les dispositions.

Je suis certain qu'un aussi bon arrangement ne pouvait être fait avec nos voisins du sud, et que notre séparation de l'Empire n'en amènerait pas un meilleur. On me permettra peut-être d'être assez franc pour avouer ma crainte que l'esprit de tolérance et de loyauté qui animait les pères de la Confédération, ne se retrouve pas entièrement dans la génération actuelle.

Je suis certain qu'il n'est jamais entré dans les idées des auteurs de la Confédération, par exemple, que l'usage et l'enseignement de la langue française seraient proscrits ou défendus quelque part au Canada.

La constitution canadienne est assez bonne pour moi et pour mes concitoyens canadiens-français, pour maintenant et pour toujours. Puis-je ajouter que je l'estime assez bonne pour tous les Canadiens? Elle devrait même être, à ce que je crois, assez bonne pour l'Empire britannique. J'irai même plus loin et je dirai qu'elle est encore meilleure que tout ce qu'on a pu concevoir jusqu'ici pour le bien-être de l'Empire britannique. Toute abréviation, tout amendement, tout remodelage de ses éléments essentiels ou des principes qui en sont la base seraient pleins de danger pour le Canada et pour l'Empire. La constitution du Canada comme elle existe maintenant, est la meilleure garantie de la permanence du lien britannique, du lien qui attache le Canada à la couronne britannique.

C'est à cause de cette croyance que la loyauté canadienne-française, basée si vous le voulez sur l'intérêt et la sécurité personnels et sur la jouissance des droits et de la liberté que nous donne l'Acte de la Confédération, repose sur des bases plus solides et plus durables que celles qui ne se maintiennent que par la force de la tradition et du sentiment. Elle ne sera pas affectée par des affaires d'intérêt temporaire, elle ne sera pas balayée par de simples questions de sentiment, elle ne changera pas d'un jour à l'autre. Elle ne sera ni oubliée ni jetée au vent pour de simples ressentiments, ou par des désappointements. Les Canadiens-français n'ont jamais prêché ou demandé l'indépendance, la séparation ou l'annexion, comme l'ont fait en 1849, plusieurs sujets canadiens, d'origine britannique — dont la demande n'était signée d'aucun nom français. La loyauté des Canadiens-français à la couronne d'Angleterre et aux institutions britanniques est plus profondément enracinée et elle sera toujours plus durable que celle de tout autre élément de la population du Dominion.

LE CANADA A L'EXPOSITION DE GAND

On sait avec quel succès le Canada a toujours pris part aux grandes expositions européennes; Paris, Londres, Milan, Bruxelles, sont autant d'étapes glorieuses dans cette période de quinze années qui a suffi au Canada pour se révéler à l'univers étonné comme la puissance jeune et forte dont la prospérité sans cesse grandissante assure un avenir splendide.

Le Canada se devait à lui-même de faire toujours mieux. Il est allé à Gand avec cette idée bien arrêtée et nous avons le droit d'être fiers de la place qu'il y occupe.

Voici d'ailleurs ce que dit du pavillon candien un de nos confrères belges:

L'exposition instructive, démonstrative que je demandais l'autre jour, c'est encore, à Gand, le Canada qui nous en fournit le type accompli.

Les organisateurs de ces Sections Canadiennes sont des maîtres dans l'art d'exposer. On sent qu'ils aiment leur pays, qu'ils sont émerveillés de ses beautés naturelles, de sa fécondité, de sa richesse, de la rapidité de son développement, et qu'ils veulent faire partager aux étrangers leur enthousiasme national. A cet égard, leur effort fait un curieux contraste avec l'apathie de leurs voisins des Etats-Unis dont l'activité est toujours si modestement représentée à côté de celle de leurs voisins. Ainsi, à Gand, la République Etoilée n'est représentée, dans la Section internationale, que par quelques produits de l'Etat de Californie, des vins intitulés Châblis, Asti, etc...., par un étalage de cristaux taillés, et par M. Léonidas qui vend des "American Refreshments". Pourquoi pas à l'enseigne des Thermopyles? Par modestie, sans doute.

Il est vrai que le Canada n'est pas encore envahi par les préjugés de ses voisins contre l'immigration, qu'il cherche, au contraire, à se peupler par un afflux de nouveaux habitants et veut faire comprendre aux amateurs qu'il est un pays d'abondance et de large vie pour tous, la moderne Cocagne. Quoique l'appel soit moins direct, moins ouvert qu'à Bruxelles et à Liége, tout dans l'Exposition canadienne tend à cette propagande nationale; tout suggère le bonheur d'habiter cet opulent, sain et ample Domaine où s'offrent encore tant de terres vierges à cultiver, de richesses de toute sorte à mettre en valeur.

Tout y est franc et rustique de couleur. Le rouge, le vert, le jaune y chantent, avec éclat, les joies de l'existence du colon occupé à faire fortune de toutes les manières offertes à son industrie.

L'abondance qui règne dans le pays, elle saute aux yeux devant cet admirable panorama qui s'offre à gauche de l'entrée principale et qui étale, à côté d'une cité neuve au bord de la mer, cette immense étendue de moissons dorées et splendides sous un ciel ensoleillée, ce vaste horizon où il y a place pour tant de moisson encore, cette étonnante rangée de gigantesques élévateurs à grains où s'emmagasinent les récoltes de l'année et que dessert une ligne de chemin de fer livrée à un trafic intense.

Elle ressort de l'orgueilleux étalage des végétaux et des animaux comestibles que produisent les Etats Canadiens, de tous ces grains, de tous ces fruits, de tout ce bétail, de tout ce gibier, de tout ce poisson, de toutes ces bières, de tous ces vins, de toutes ces liqueurs.

Cela est présenté de façon à faire venir l'eau à la bouche, à exciter vivement les gourmandises. Tous ces biens de la terre nous sont montrés d'une part à l'état de nature, de l'autre à l'état préparé, toujours sous l'aspect le plus appétissant. Voici les poissons, comme s'ils sortaient de l'eau; la venaison, comme si elle venait d'être tirée; les fruits et les légumes comme s'ils venaient d'être cueillis. Je ne sais par quel procédé on parvient à leur garder, dans leurs bocaux de cristal, cet aspect de fraîcheur savoureuse, juteuse, irrésistiblement tentateur. C'est admirable. Ah! si l'on enfermait les suffragetes jeûneuses dans ce compartiment canadien, elles n'en mèneraient pas large! Vous verriez qu'elles auraient vite fait de casser les bocaux et de vôler les pommes, les pêches, les cerises, les raisins phénoménaux! Et puis, tous les mêmes produits et leurs dérivés se retrouvent préparés, accommodés de toutes les manières possibles, en pots, en boîtes, en bouteilles, parés, ornés d'étiquettes allêchantes. Voilà les farines, les pâtes, les conserves, les boissons. Et partout, des chiffres indiquant l'étendue de la production, complètent l'impression.

Un des thèmes favoris des expositions canadiennes, ce sont les scènes de défrichement qui manifestent la rapidité avec laquelle la nature sauvage peut être transformée en nature cultivée et amplement productive. On peut voir, là-dessus, un panorama expressif encore.

C'est au pied des Montagnes Rocheuses, à la limite de la forêt qui naguère couvrait le pays, l'installation d'un nouveau colon que l'on aperçoit lui-même conduisant sa charrue, non oin de sa maison en trones d'arbre, d'aspect fruste mais ample et confortable en sa simplicité. L'heureux colon! Que de pauvres diables voudraient être à sa place! La terre aux alentours, se couvre de moissons: et tous les animaux, tout le gibier à poil et à plume de la région, se sont rassemblés comme pour délibérer sur ce qu'il leur reste à faire devant cette intervention de la civilisation. On se croirait dans le paradis terrestre, revenu à l'âge d'or.

La vie agricole se reflète encore dans une quantité de petits tableaux en relief formant frise autour du compartiment central et composé avec la plus amusante ingéniosité. Il faut les voir avant que la poussière n'en ait terni la fraîcheur et la fantaisie.

Le Canada s'enorgueillit de ses forêts; et il tient aussi à faire comprendre que, malgré les défrichements, il veille à leur conservation.

S'il proclame, devant la représentation de cette superbe pineraie, que ses 8 millions d'hectares de bois suffiraient à approvisionner le monde de pulpe à papier pendant plusieurs siècles, — ce qui est peut-être un peu exagéré — il a soin de faire voir comment il régénère les bois mis à blanc et comment une plantation de quatre ans se développe déjà parmi les trones fraîchement coupés. Les usages du bois sont représentés par des produits de charpenterie, de menuiserie, de boissellerie, d'ébénisterie, des engins sportifs, des bobines de papier à côté de la culture et de l'exploitation de la matière première. Et les grandes forêts encore vierges, parcourues par des cours d'eau où vivent les castors, ne sont pas oubliés parmi les aspects caractéristiques du pays.

Le Canada appelle tout aussi vivement l'attention sur ses richesses minérales. Voici une vue de Cobalt, la région argentifère, assure-t-on, la plus riche du monde. Voici le mica et l'amiante, une de ses spécialités les plus précieuses: et l'on comprend tout de suite les propriétés de l'amiante, rien qu'en regardant ce mannequin, vêtu d'un complet à capuchon tissé de cette matière ignifuge, lequel se plonge impunément dans les pseudo-flammes d'un fourneau de forge.

Tous les autres minéraux, les marbres, les matériaux de construction, les minérais utilisés par la métallurgie sont présentés avec méthode, avec indication des centres de gisement, des quantités annuellement extraites, de leur valeur.

Toutes les notices son rédigées en quatre langues—anglais, français, allemand, flamand — pour que tout le monde les puisse comprendre, et avec une irréprochable précision.

Si vous désirez aller au Canada, voici les modèles des bateaux: croiseurs armés de la White Star, paquebots du Grand Tronc Pacifique, etc., qui deservent ses lignes de navigation régulière; et tout le système de ses voies ferrées et de ses moyens de communication.

Ainsi, rien n'est oublié de ce qu'il importe de faire connaître aux visiteurs. Les moins informés peuvent rapidement acquérir ainsi une connaissance générale du pays. Si tout ce que j'ai mentionné ne leur suffit pas, ils peuvent encore consulter des photographies sans nombre, emporter des brochures, un atlas mis à leur disposition pour compléter leurs documents, faire la connaissance des souverains et des hommes d'Etat du pays, représentés par d'excellents portraits.

Dira-t-on que le tableau est un peu flatté, çà et là? Il se peut bien. Il est probable que la vie offre, au Canada comme ailleurs, ses déboires à côté de tous les succès possibles. Ce n'est pas mon affaire de trancher la question. Je visite une exposition: et je ne puis qu'admirer ce talent de présentation lucide et frappante dont les sections canadiennes nous donnent des exemples. Il y a là beaucoup à apprendre. Il est vrai que l'aménagement d'une pareille section ne s'improvise pas, que tout y doit être prévu, combiné suivant un plan mûrement étudié par un metteur en scène inventif, expérimenté et armé de pouvoirs particuliers; que cela va bien pour un pays encore neuf, mais présenterait des difficultés insurmontables pour un pays à civilisation complexe et développée, où les rivalités individuelles des producteurs se disputent l'attention.

Mais tout de même, cela montre qu'il y a un art d'exposer, encore un peu confus, et qui pourrait être profitablement développé.

Edm. C.



CHRONIQUE

L'EGLISE DANS L'OUEST CANADIEN

C'est une proposition de notoriété aujourd'hui commune que la colonisation des vastes plaines de l'Ouest est due en grande partie à l'effort des missions catholiques. Cette idée a fini par prévaloir même parmi les auteurs de langue anglaise qui se sont occupés de la question. Pourtant certains faits, et non des moins instructifs, restaient à préciser; il s'agissait d'indiquer dans quelle mesure le clergé avait pu s'associer aux héroïques entreprises des premiers explorateurs; il fallait rechercher et mettre en lumière les preuves de la vivacité directrice du sentiment catholique au sein des premiers et rudes colons attirés par le mirage et les ressources du Canada occidental; il fallait enfin réunir en un travail d'ensemble tous les documents épars à travers une bibliographie particulièrement touffue, les présenter suivant l'ordre chronologique et les enchaîner de telle sorte que leur tout lumineux acquit la valeur décisive d'une histoire complète. C'est là l'oeuvre magistrale que vient de réaliser avec un rare bonheur le savant Père Morice, des Oblats de Marie.

* * *

L'ouvrage, qui remplit la matière de trois forts volumes, traite successivement de la Préparation, de l'Etablissement et de l'Extension vers le Nord de la colonisation.

Dès la période obscure des précurseurs, nous trouvons en premier lieu, parmi les aborigènes, deux français, tous deux catholiques. A ce moment-là, pas de prêtres encore auprès d'eux; mais quelle que fut la grossièreté des moeurs de ces ancêtres trappeurs et trafiquants de fourrures, ils ne s'en réclamèrent pas moins, à plusieurs reprises, de la foi romaine, et leur oeuvre, égoïste et éphémère à la vérité, a cependant l'avantage de la priorité. Puis, ce fut l'héroïque époque du Sieur de la Vérendrye, qui en 1721, commissionné par le Roi de France et aidé par le gouverneur Beauharnois, entreprend de créer dans l'Ouest un domaine français et un centre de propagation catholique. Rien de plus émouvant que la lecture des nobles pages consacrées par l'historien aux sublimes efforts de la Vérendrye et de ses enfants. Pendant treize ans, cet admirable pionnier de la civilisation chrétienne eut à lutter contre l'envie et les basses calomnies d'adversaires jaloux, contre des difficultés financières incessantes et insolubles contre la mesquinerie et l'apathie de ceux qui représentaient son Roi.

Les expéditions de la Vérendrye s'immortalisent aux yeux de la postérité par le sang, largement répandu, de leurs héros et de leurs martyrs. Le récit du massacre du poste que dirigeaient le Père Aulneau et le fils aîné de la Vérendrye est un des plus palpitants qui aient jamais été inscrits dans l'histoire du Canada. Bientôt, la Vérendrye lui-même succombe aux chagrins, aux fatigues, au découragement; mais, quand il meurt, la pensée catholique et française a pénétré déjà jusqu'au coeur de l'Ouest, et en plusieurs centres, tributaires des "forts" construits par le glorieux Canadien, les missionnaires ont pu commencer l'évangélisation des indigènes.

Bientôt après, survient malheureusement la période nationale des désastres. Le Traité de Paris cède le Canada à l'Angleterre. Dans l'Ouest, une phase négative de transition succède aux dispositions diplomatiques; le lecteur voit se former et s'accroître a race des Métis, et se déchaîner des luttes sanglantes entre les diverses compagnies qui se disputent le commerce des fourrures. En somme, la cause catholique va sommeiller jusqu'au moment ou elle trouvera en lord Selkirk un auxiliaire précieux et inattendu.

L'intervalle qui s'écoule entre l'année 1811, date d'arrivée des premiers émigrés anglais, et l'année 1818, est toute entière rempli par les vaines tentatives de Miles Macdonnell et de lord Selkirk lui-même, pour mettre un terme aux conflits des intéressés et des races dont la bataille de la Grenouillère est en quelque sorte l'épilogue.

Persuadé en dernière analyse que l'intervention de notre religion pourra seule rétablir l'ordre, le noble gentilhomme anglais se décide à faire appel à Monseigneur Plessis, évêque de uébec, et à lui demander des missionnaires. De là, l'envoi dans l'Ouest de Monseigneur Provencher, qui fonde l'église et l'école de St-Boniface, et malgré de louables scrupules, accepte d'être le premier évêque de l'Ouest en 1821.

Dès lors, l'importance du rôle joué par l'Eglise va croissant de jour en jour, et pas un moment son oeuvre civilisatrice ne se ralentira. Elle fonde des églises et des écoles, encourage l'agriculture et l'industrie, et combat énergiquement l'usage des spiritueux, dont les trafiquants de fourrures se servaient généralement comme d'une monnaie d'échange; de 1830 à 1836 sont fondées, en dépit de mille obstacles, les premières missions indiennes. C'est à ce moment seulement, vers 1839, qu'est signalée l'arrivée des premiers ministres méthodistes.

Mais il faut reconnaître que jusqu'à l'année 1844, le recrutement des missionnaires ne laissait pas d'être un grave sujet d'inquétude pour l'évêché de St-Boniface. Pourtant, en 1844, arrivent les Soeurs Grises, puis, peu après, les Oblats dont l'action évangélisatrice sur les Dénés, les Montagnais, et d'autres tribus sauvages, mit en valeur le caractère et le talent de l'homme exceptionnel que fut Monseigneur Taché.

Les dernières années de Monseigneur Provencher furent attristées par la révolte des Sioux, mais l'ordre était déjà rétabli quand, en 1853, Monseigneur Taché fut appelé à la succession du premier évêque du Manitoba. Grâce à la fermeté de ce prélat, la montée de l'Eglise vers l'extrême Nord et l'oeuvre des missions indiennes, reçoivent une vigoureuse impulsion. Les cadres de l'Eglise de l'Ouest s'agrandissent, se consolident, des écoles et des paroisses nouvelles surgissent de terre et s'organisent.

Avec Monseigneur Taché prend fin le règne infécond des compagnies de fourrures, suivi bientôt du légitime soulèvement de 1870. Le Manitoba reçoit ses lettres de cité, devient une province prospère et parmi les plus fertiles champs de blé du monde, l'Eglise catholique va semant dans toutes les directions ses oeuvres de vie. L'Insurrection des Métis de 1885, close par l'exécution de Riel, ne fit qu'agiter le pays sans avoir aucune répercussion fâcheuse sur la propagation de la Foi. Cependant, à une période plus proche de nous, la persécution anglaise semble s'appesantir sur les organisations religieuses du Manitoba. C'est en 1890, en effet, que la législature provinciale viole l'Acte de la Confédération en abolissant les écoles séparées et en interdisant l'usage officiel de la langue française. Fidèle à ses traditions et à sa doctrine, l'Eglise Catholique s'est contentée de répondre à la persécution par un dévouement accru et par de nouveaux sacrifices: Elle a su augmenter le nombre de ses paroisses, créer des Grands Lacs aux Montagnes Rocheuses, de nouveaux diocèses; et c'est pourquoi elle peut regarder aujourd'hui l'avenir avec confiance vigoureuse et forte, fière de ses succès passés, libérée de toute inquiétude pour l'avenir.

* * *

L'histoire saura gré au R. P. Morice d'avoir courageusement assumé et heureusement mené à bien la lourde tâche de présenter aux savants et aux lettrés, une étude impartiale et complète de l'Eglise dans l'Ouest. Il a su mettre au service de son généreux dessein, la plume la plus autorisée peut-être qui se soit essayée depuis longtemps sur l'histoire du Canada. Mais il y a plus; et le style de l'écrivain est d'un tel charme, qu'un ouvrage d'érudition, bourré de faits et de dates, et voué semblait-il, à n'être lu que par un petit nombre de techniciens, se présente au lecteur avec toutes les qualités littéraires, et avec tout l'intérêt d'un véritable roman, un beau roman, doublé d'un bon et noble livre.

MAGALI.

N.D.L.R.—"Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest Canadien," par le R. P. A. G. Morice, O.M.I. Trois superbes et forts volumes in-octavo, $5.00 plus 60c pour le port: En vente chez l'auteur, 619 avenue McDermot, Winnipeg.

CAUSERIE DE LA SEMAINE

Un rival du Canal de Panama. — Le canal de San Pablo.

Il y a quelque temps les journaux annonçaient que le gouvernement de Colombie venait de repousser les offres des Etats-Unis qui lui demandaient une option pour la construction d'un canal interocéanique qui, partant du golfe de Darien, dans l'Atlantique, irait au Pacifique par la région de la rivière Atrato.

Voici pour quelles raisons les Etats-Unis veulent se mettre d'avance à l'abri, dans cette région, d'une concurrence possible au canal de Panama.

On n'a peut-être pas oublié que, au congrès international, tenu en 1879, pour choisir la meilleure voie interocéanique, il fut un moment question d'adopter le projet de l'ingénieur Trautcoine, comportant la construction d'un canal à travers l'isthme de San Pablo, situé dans la région du Choco, entre la rivière Santa Monica, affluent du fleuve Atrato, qui se jette dans l'Atlantique, et le fleuve San Juan, qui débouche dans le Pacifique. Le projet fut délaissé pour celui de Panama. Mais voici que, maintenant, il revient sur le tapis; et comme, au point de vue technique, il ne présente aucune difficulté, et que, de plus, un puissant syndicat anglais s'y intéresse sérieusement, il pourrait bien se faire que, dans un avenir plus ou moins rapproché, ce projet fut un fait accompli, ce qui créerait une concurrence redoutable au canal de Panama et enlèverait aux Américains le contrôle de la navigation interocéanique.

Or, ces derniers n'ignorent rien de tout cela: et, comme ils n'en sont pas, à quelques considérations près, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts nationaux, ils pourraient bien, un jour ou l'autre, chercher et trouver un prétexte pour s'emparer de la région du Choco, afin d'y rendre à jamais impossible le percement d'un canal maritime concurrent.

Une autre raison, si celle que nous venons d'exposer ne suffisait ou même n'existait pas, pourrait aussi amener les Américains à s'emparer d'une façon quelconque du Choco; c'est que cette partie du territoire colombien est prodigieusement riche en or et en caoutchouc, qu'elle se trouve à proximité de Panama et est relativement inhabitée.

Et, malheureusement pour la Colombie, si les Etats-Unis voulaient un jour s'en emparer, soit pour une des deux raisons ci-dessus, soit dans un simple but d'hostilité, rien ne leur serait plus facile; ils n'auraient qu'à y débarquer un millier d'hommes et bloquer les embouchures des fleuves Atrato et San Juan. Or, comme ce sont les deux seules voies de pénétration du Choco, les Américains auraient tout le temps nécessaire pour s'y établir solidement avant que les Colombiens eussent construit, à travers les épaisses forêts de ces régions encore vierges, des routes suffisantes pour pouvoir y amener les troupes et les éléments de guerre indispensables.

Il est vrai que de ce millier d'hommes il n'en resterait probablement pas beaucoup quelques mois après le climat mortifère du Choco, où il pleut toute l'année, où des fièvres jaune et paludéenne pullulent partout, se chargeraient de les décimer bien vite. Mais, comme ils seraient remplacés au fur et à mesure que la mort faucherait leurs rangs, les Américains n'en étant pas à quelques milliers d'hommes près, les Colombiens ne sauraient compter sur cet allié pour la défense de leur territoire. Ce qu'ils doivent faire pour être à même de pouvoir s'opposer un jour à l'invasion du Choco, c'est construire, d'ores et déjà, des routes desservant les points les plus importants de cette région. Et si, comme nous le désirons ardemment, elles ne servent jamais pour faire la guerre, elles serviront toujours pour l'exploitation économique du pays; ce qui vaudrait infiniment mieux et pour la Colombie et pour l'humanité.

Le passage d'un océan à l'autre à travers l'isthme de San Pablo est d'autant plus possible qu'il en a déjà existé un. En effet, nous sommes à même d'établir que de 1590 à 1620, un missionnaire de Novita ouvrit entre le fleuve San Juan et la rivière San Pablo, tributaire du Quito, affluent de l'Atrato, un canal appelé de Raspadura, par lequel passèrent des brigantins chargés. Mais une colonie d'Ecossais s'étant, vers la fin du dix-septième siècle, établie dans cette région, le gouvernement espagnol, qui ne tolérait pas l'intrusion des étrangers dans ses colonies d'Amérique, fit combler ledit canal dont on peut encore, du reste, voir des traces.

BERNIER VERSUS BOURASSA

ON SE PASSE LES BEIGNES

Empruntons un joli mot au "Patriote de l'Ouest" pour dire qu'on "s'esclaffe de rire" en lisant le "Manitoba," de Saint-Boniface.

M. Bourassa, depuis des années, semblait ne plus vouloir se préoccuper que d'éclabousser les libéraux et leur chef politique d'avanies imméritées et de fausses représentations. Les torys jaunes et bleus s'en tenaient les côtes de rire, tant leur joie était grande.

Ils applaudissaient, ils acclamaient, ils approuvaient.

Mais leur tour est venu un bon matin, assez récemment, vers le 5 du mois courant. M. Bourassa, ce jour-là, leur a passé quelques bonnes grosses vérités, apprêtées à sa façon, c'est-à-dire agrémentées de quelques erreurs.

Le cher homme est incapable de s'en tenir à la vérité nue. Il lui faut toujours la couvrir de ses notions fausses, de ses exagérations rancunières.

Cette fois-ci, à propos du Keewatin et des écoles de Manitoba, il fit la part un peu raide à M. Jos. Bernier, membre du cabinet Roblin depuis quelque temps.

M. Bernier veut bien qu'on vitupère les libéraux, mais pas les torys.

Il s'est fâché pour de bon. Sa colère est d'autant plus vive qu'elle est moins justifiée.

Si jamais homme a mérité une verte réprimande de Bourassa et de n'importe qui, c'est Jos. Bernier.

Pour se venger, il adresse une poignée de vérités à celui qu'il acclamait jadis.

On trouve cela dans le "Manitoba" du 18 courant. On sait que ce journal est l'organe de M. Bernier.

Comme c'est très long, contentons-nous de l'extrait suivant, qui porte juste et vaut son pesant d'or.

* * *

"M. Bourassa possède un immense talent oratoire; son érudition est grande. Il n'a pas, par malheur, un JUGEMENT aussi CONSIDERABLE: il donne trop FREQUEMMENT la preuve qu'il N'A PAS, non plus, un contrôle suffisant sur sa PASSION politique pour toujours bien servir les intérêts SACRES dont il se proclame, en de théâtrales DECLAMATIONS, le champion ardent.

"Ainsi, dans l'article qui nous occupe aujourd'hui, il soutient que l'EPISCOPAT est sous la DOMINATION des politiciens.

"Et pourquoi cette grave accusation? Tout simplement parce que l'épiscopat N'A PAS VU entièrement COMME LUI dans la question des écoles et N'A PAS SUIVI à la lettre la direction que lui traçait le "Devoir."

"Il y a des ORGUEILS qui sont des INCARTADES de gros calibre. Le coup de BOUTOIR que donne ici M. Bourassa aux évêques canadiens rentre dans cette catégorie.

"L'épiscopat de notre pays peut ne pas aimer les feux d'artifice en lesquels M. Bourassa se COMPLAIT et cependant voir PLUS JUSTE que lui. Dans les pays comme le nôtre, où toutes les religions et les races se croisent, il faut pour diriger sûrement l'opinion publique, non pas tant de la GESTICULATION EXALTEE, que du tact, de la générosité d'esprit, de la mesure, de la modestie et de la sagesse." — "Le Manitoba."

* * *

La reproduction est responsable des soulignés ci-dessus.

ECHO DE LA CONVENTION

On se souvient qu'au cours de l'une des séances générales de la récente convention il fut décidé d'envoyer un message d'attachement fidèle et respectueux à Mgr Langevin, archevêque de St-Boniface. Sa Grandeur vient d'envoyer au président de l'Association du Parler Français d'Alberta, M. Wilfrid Gariépy, le télégramme suivant:

"Grand merci de l'aimable dépêche de mes compatriotes réunis en Congrès. Chantons le doux refrain "Dieu et Patrie," il y a longtemps que je l'aime, jamais je ne l'oublierai."

CHRONIQUE LOCALE

NOTES PERSONNELLES

M. l'abbé J. Lapointe, vicaire à l'Immaculée Conception, est parti pour la province de Québec où il fera un séjour de deux mois.

* * *

Mlle St-Germain, de St-Hyacinthe, Qué, soeur de Mme T. E. Gagner, est en promenade à Edmonton.

* * *

Le R. P. Hudon, S.J., recteur du nouveau Collège des Jésuites, a un nouveau collaborateur pour l'organisation de ce collège dans la personne du R. P. Grenier, S.J., arrivé samedi dernier de Sault Ste-Marie.

Le R. P. Grenier semble enchanté de sa nouvelle résidence. Nous lui souhaitons respectueusement la bienvenue au milieu de nous.

* * *

M. A. Laurendeau, de la firme Western Commercial Co. Ltd., est parti pour la province de Québec en compagnie de ses deux filles, Milles Ilda et Eva Laurendeau.

M. et Miles Laurendeau mettront à profit leur séjour dans l'Est pour visiter les principales villes de la province de Québec et des Etats-Unis.

Pendant son absence M. Laurendeau sera représenté par son associé, M. T. Lancaster.

* * *

M. Paul Poirier, fils de M. P. E. Poirier, est arrivé samedi de Winnipeg où il suit les cours d'enseignement classique.

* * *

M. le baron Albert d'Aubigny et MM. René Lemarchand et H. Milton Martin sont partis lundi matin pour aller visiter la région du Petit Lac des Esclaves et de la Rivière La Paix; les voyageurs se rendront à Grouard et à Peace River Crossing. De ce dernier point ils partiront à bord du vapeur du gérant de la Compagnie de la Baie d'Hudson pour visiter Dunvegan, Fort St-John et Hudson's Hope, dans les Montagnes Rocheuses.

* * *

L'hon. P. Ed. Lessard, le Rév. M. Ouellette et M. W. Gariépy sont partis lundi soir pour aller assister à la célébration de la St-Jean-Baptiste à St-Paul, Alta

* * *

M. et Mme F. R. Morneault et leur fille sont de retour de la Californie où ils ont fait un séjour de plusieurs mois.

* * *

MM. A. Côté et J. A. Guénette, entrepreneurs de Obed, Alta, sont de passage à Edmonton, en voyage d'affaires.

Lundi soir avait lieu dans les jardins de l'hôpital de la Miséricorde le "Garden Party" annuel organisé au profit des enfants de la Crèche.

Cette fête champêtre obtint un vif succès grâce à l'excellente organisation et à la température idéale qui avait attiré dans les beaux jardins de l'hôpital une foule considérable.

La recette fut très bonne et les personnes, ayant pris part à la fête, passèrent une soirée délicieuse, desorte que tous se montrèrent enchantés, en se donnant rendez-vous à l'an prochain.

Les organisatrices et particulièrement Mme L. A. Auger, ont droit à toutes les félicitations pour ce brillant succès.

GRAND BAZAR PAROISSIAL ET CONCOURS DE POPULARITE

On commence dès à présent d'importants préparatifs pour le bazar annuel de la paroisse de l'Immaculée Conception, qui aura lieu du 22 au 27 septembre prochain.

Ce bazar fera sensation.

Un concours de popularité a lieu entre Mme Ludger Trudel et Mlle Yvonne Lamoureux et les résultats de cette intéressante lutte seront connus lors de l'ouverture du bazar.

NOUVELLES DE ST-PAUL, ALTA

La nouvelle construction de M. Chauvin vient d'être louée à MM. Richard et Compagnie pour servir d'entrepôt aux outils aratoires John Deere, dont ces messieurs ont l'agence pour la région de St-Paul.

M. Georges Deslauriers fait agrandir d'une façon notable sa salle de billard.

M. J. U. Thibaudeau, gérant de la Compagnie St-Paul Mercantile fait construire une jolie résidence.

MM. Joyal et Gagnon font agrandir considérablement leur écurie de louage.

Nos concitoyens de St-Paul avaient envoyé cinq délégués à la Convention du Parler Français à Edmonton: le R. P. Thérien et MM. W. Cloutier, Ed. Meunier, C. H. Gauvreau et P. Canon. Ces messieurs sont revenus entièrement satisfaits de leur voyage.

Les jeunes gens de St-Paul viennent de former un club "politico-social"; ce club nouveau compte déjà un grand nombre de membres et avant peu il sera une des organisations de langue française les plus importantes de la province. Les officiers du club sont: MM. P. Clovis Thérien, président; E. Rousseau, vice-président; L. Joly, secrétaire-trésorier; Comité de censure: MM. R. Beaudelle, G. Lessard et J. E. Roy.

On nous prie d'annoncer que M. J. L. Deslauriers vient d'ouvrir un magasin d'épicerie au coin de la Trente-troisième rue et de la route de Stony Plain.

ON DEMANDE une institutrice ou un instituteur pour l'école S. D. No. 141, de Beaumont; doit pouvoir enseigner le français. Pour renseignements, s'adreser à J. A. Revoir, secrétaire, Beaumont, Alta.

CAUSERIE RURALE

Les personnes qui cultivent des tomates pour la vente ou pour leur propre consommation cherchent, avant tout, à produire des fruits précoces, car ils se vendent beaucoup plus cher. Il importe donc que les plants de semis soient bien avancés au moment où on les repique en plein air, et pour cela il faut semer de bonne heure. Dans le sud-ouest de l'Ontario, on sème en serre, dans le courant de février. Dans les régions plus froides, on attend quelquefois jusqu'en avril, mais généralement les semis se font en mars. Il doit s'écouler de neuf à dix semaines entre les semis et le repiquage en plein air et trois bons mois au moins lorsque les semis se font de très bonne heure en serre et que l'on doit procéder a plusieurs repiquages successifs. Dans tous les cas le repiquage en plein air n'a lieu que lorsque tout danger de gelée est écarté.

Tout planteur de tomates devrait produire ses graines lui-même. On peut, par une sélection minutieuse des meilleures plantes, répétées tous les ans, améliorer beaucoup la variété en la rendant plus précoce, plus uniforme et plus productive. A défaut de semence produite sur place, on devra s'adresser à des grainetiers de confiance, connus pour tenir de de bonnes variétés.

Le semis doit se faire en terre franche, riche. En serre, on emploie généralement à cet effet des caisses ou tablettes contenant de 3 à 4 pouces de terre et dont le fond est percé de trous pour assurer un bon égouttement. On emploie également des caisses ou des pots pour les semis que l'on fait en chambre. En couche chaude, on fait ordinairement les semis épais, en rangs espacés de 4 pouces, à une profondeur de ¼ à ½ pouce; on presse ensuite la terre avec la main pour l'affermir. Le sol doit être tenu frais mais non humide. Dès que les feuilles de la tige font leur apparition, les petits plants sont repiqués sur d'autres tablettes ou en d'autres couches chaudes à 2 pouces d'espacement en tous sens. Si l'on a en vue la production des primeurs, on les transplante à nouveau à environ 4 pouces les uns des autres, dès qu'ils ont rempli l'espace qui les sépare. Enfin un dernier repiquage est fait à environ 6 pouces d'écartement en tous sens en couches chaudes ou froides, ou bien en pots de 4 à 6 pouces de diamètre dans lesquels les plant auront tout l'espace voulu pour se développer. Les plants cultivés en couche chaude doivent être transplantés au moins deux fois. Les casseaux à fraises conviennent très bien pour dernier repiquage. Une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que le plant doit être trapu, robuste et porter du fruit déjà formé au moment où on le met en pleine terre. On obtient plus de fruits hâtifs en étêtant le plant au moment où il a six bonnes feuilles, ce qui provoque la pousse de nouveaux rameaux aux aisselles des six feuilles qui restent. Ces rameaux auxiliaires donneront tous des fleurs si le plant a suffisamment d'espace, et on comprendra sans peine que, si ce plant est assez avancé au moment du repiquage, il produira beaucoup plus de fruits précoces que si l'on comptait seulement sur la pousse terminale. Mais pour obtenir des fruits aussi hâtifs sur ces plants étêtés que sur ceux qui ne le sont pas, il faut faire les semis environ trois semaines plus tôt. On a soin de laisser dans les couches, de 7 à 8 pouces d'espace à chaque plant pour lui permettre de développer ses rameaux auxiliaires. Avant de repiquer les plants, il faut les endurcir. Pour cela on aère abondamment et on enlève les châssis des couches pendant le jour. Ainsi traités les plants supporteront mieux la fraîcheur de l'air lorsqu'ils seront en pleine terre.

La culture des tomates destinées à la [illegible] ou celle des variétés moyennes ou tardives exige beaucoup moins de précautions. On sème en mars et l'on transplante une ou deux fois. Au dernier repiquage, on leur laisse environ cinq pouces d'espace, dans la couche chaude ou froide.

Du sol et de la plantation. — C'est dans un sol chaud que les tomates réussissent le mieux, soit une bonne terre sablo-argileuse ou une terre légère, argilo-sableuse. Ce sol doit être modérément riche en principes fertilisants; s'il est trop azoté, le développement de la végétation est excessif; par contre, s'il est pauvre et léger, les fruits viennent plus vite mais sont moins nombreux; le mieux est donc d'avoir une terre modérément riche en azote, avec une teneur suffisante d'acide phosphorique et de potasse. Une terre qui a été fumée pour une culture précédente se prête habituellement bien à celle des tomates; elles réussissent généralement après le trèfle. C'est à chaque producteur qu'il appartient d'étudier ce qui manque à son sol. En tous cas, la préparation du sol doit être parfaite, comme pour les autres légumes.

A suivre